Document generated on 06/01/2025 5:37 p.m.

Séquences
La revue de cinéma

Sur le seuil
Le pouvoir du mal
Sur le seuil, Canada [Québec), 2003, 99 minutes

Élie Castiel

Number 227, September–October 2003

URI: https://id.erudit.org/iderudit/48288ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Castiel, É. (2003). Review of [Sur le seuil : le pouvoir du mal / *Sur le seuil*, Canada [Québec), 2003, 99 minutes]. *Séquences*, (227), 42–42.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2003

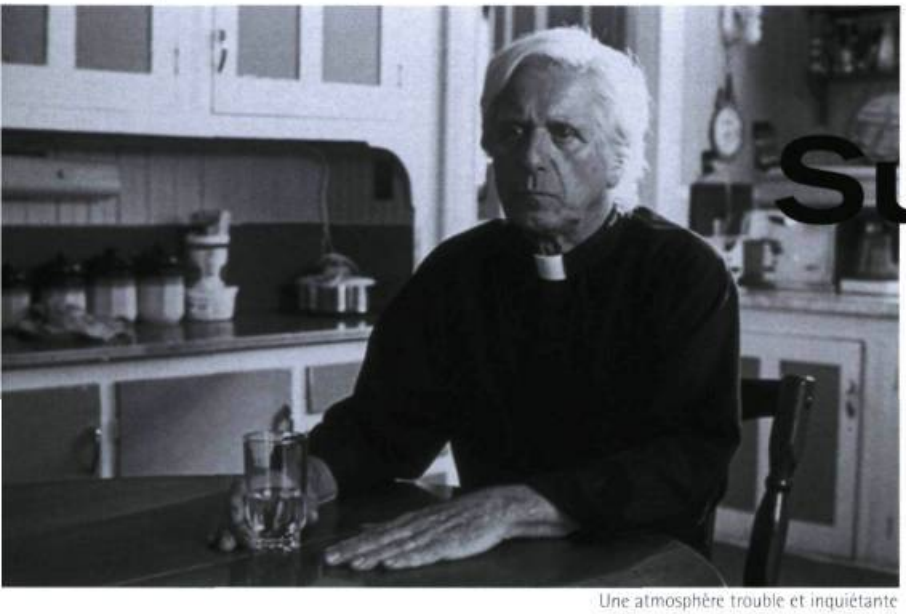
This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/



Une atmosphère trouble et inquiétante

Sur le seuil

Le pouvoir du mal

Le cinéma québécois est maintenant celui d'une nouvelle génération de jeunes cinéastes issus, pour la plupart, des écoles de cinéma. Il s'agit d'un cinéma presque essentiellement axé sur le côté esthétique et la forme et où parfois la narration laisse un peu à désirer, paraît hésitante, par moment chaotique ou tout simplement n'offre rien d'intéressant.

Sur ce dernier point, on peut considérer cela comme chose du passé si l'on en juge par le premier long métrage d'Éric Tessier. Car **Sur le seuil**, certains diront le premier thriller fantastique du cinéma québécois, demeure un produit grand public remarquablement construit : un scénario en béton, des dialogues vitrioliques, une mise en scène des plus inspirées, et surtout une direction d'acteurs assurée avec maturité par une pléiade de comédiens en pleine forme. Avec **Sur le seuil**, Éric Tessier entre par la grande porte dans le domaine excessivement compétitif du long métrage québécois.

Devons nous croire en ce récit qui se situe entre le cauchemar et la réalité, et qui subtilement, oppose les forces du bien et du mal ? Sans aucune raison apparente, un policier abat onze enfants. Cette même journée, Thomas Roy, un écrivain de romans d'horreur de réputation internationale, tente de mettre fin à sa vie en se tranchant les doigts. Rien de particulier dans cette affaire, jusqu'au jour où le psychiatre Paul Lacasse s'occupe de ce cas. La suite est un puzzle aux conséquences terrifiantes.

Déjà, dans son court métrage *Viens dehors* (1998), primé dans plusieurs manifestations cinématographiques, Tessier faisait preuve d'une connaissance indubitable de la mise en scène. Ici, il va encore plus moins, créant des fausses pistes pour mieux nourrir le suspense, créant différentes atmosphères pour donner un ton, situant les personnages dans des univers parallèles pour les rendre cinématographiquement attrayants.

Avant tout, **Sur le seuil** est un film d'atmosphère. Il y a du Von Trier (**The Kingdom**), du Kubrick (**Shining**) ou bien encore du Friedkin (**The Exorcist**). Tessier ne copie pas, il s'inspire. Il n'imite pas non plus, il déconstruit. Dans cette séquence où la caméra filme la porte de l'ascenseur en contre plongée et près de laquelle se tient debout le personnage de Paul, il est impossible de ne pas penser à Jack Nicholson dans le film de Kubrick. Tout cela ne dure que quelques secondes, mais procure un effet sensationnel. Les séquences oniriques (nous devrions plutôt dire « cauchemardesques ») s'intègrent parfaitement bien au récit. Elles sont le produit de l'imagination du personnage de Thomas, un être marqué par une malédiction dont on ne connaîtra les origines qu'à la toute fin, suspense oblige.

Film d'auteur, sans doute pas, mais produit brillamment fignolé qui s'inscrit dans un imaginaire collectif issu de toutes les peurs, de toutes les angoisses et de toutes les frustrations du quotidien. Jamais film ne fut aussi instinctif, démesuré, pris dans son propre jeu de la séduction. Car ici aussi, le spectateur ressent toujours le besoin d'*ajuster* son regard, selon le degré de réalisme ou d'illusoire qui lui est proposé.

Pour rendre cette atmosphère trouble et inquiétante, le film bénéficie de l'appui d'excellents interprètes. Patrick Huard se métamorphose de film en film, octroyant à ses personnages une sorte d'aura de mystère tout à fait séduisante. Ici, il dépasse les frontières de la simple interprétation. Il se vent corps et âme au diable qui l'habite. On pourrait dire autant de Michel Côté, acteur caméléon, un des plus brillants de sa génération.

Les spectateurs sont conviés à un rendez-vous cauchemardesque avec les forces du mal. Un film si terrifiant qu'il en devient sensuel. Il n'y a là aucun doute : Éric Tessier a réalisé l'un des films les plus excitants de l'année en prouvant une fois pour toutes que les frontières semblent s'esquiver entre cinéma commercial et cinéma d'auteur. Mis à part quelques expériences parallèles dans le domaine du fantastique, ce premier essai grand public marque avec assurance et vigueur un nouveau courant dans le cinéma québécois.

Élie Castiel

Canada [Québec] 2003, 99 minutes — **Réal.** : Éric Tessier — **Scén.** : Patrick Senécal, Éric Tessier, d'après le monde de Patrick Senécal — **Photo** : Denis-Noël Mostert — **Mont.** : Alain Baril — **Mus.** : Ned Bouhalassa — **Déc.** : Matthew Faulkner, Frédérick Devost — **Dir. art.** : David Pelletier — **Cost.** : Claire Nadon — **Int.** : Michel Côté (Paul Lacasse), Patrick Huard (Thomas Roy), Catherine Florent (Jeanne Marcoux), Albert Millaire (Père Lemay), Jean L'Italien (Monette), Jacques Lavallée (Patrick Michaud), Jean-Pierre Bergeron (Père Boudreault), Nicolas Canuel (Père Pivot), Normand D'Amours (Louis Archambeault), Frédérique Collin (Madame Hénault), Annette Garant (infirmière) — **Prod.** : Nicole Robert — **Dist.** : Alliance.